

# un sicilien in Amérique

*de Giovanni Corrao*

*Haïti 28/01/2023*

Après des années de travail à tête baissée, un beau jour arrive ta retraite et tu comprends que la vie a passé si vite que tu ne t'en étais pas rendu compte.

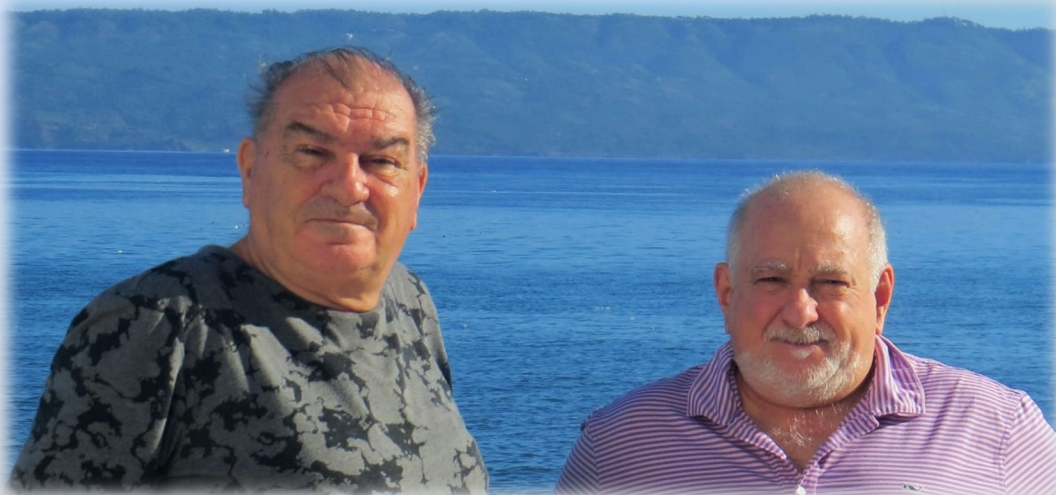
Pense-toi que tu resterais toujours jeune ? Mais quand jamais ! Le temps a ramé contre, même s'il n'a pas encore réussi à renverser ce chêne qui s'est habillé à ton image.

Tu n'es pas vieux, car à 62 ans ta tête travaille encore, pleine d'expérience et enfin de bon sens. Tu n'es plus le jeune homme agile et vite d'autrefois, c'est vrai : mais au fond tu n'es pas encore à jeter. Tu fais toutes les considérations valables possibles sur ta vigueur inchangée, ce qui ne rend cependant pas ta nouvelle condition de retraité moins lourde et ton nouvel avenir imminent moins incertain.

Pour te sentir encore utile tu sais qu'il ne faut pas s'arrêter : mais tu réalises immédiatement que même sans travail officiel la journée reste intense, pleine de tracas à évacuer, d'engagements, à tel point que tu es quasiment incapable de mettre en œuvre tes résolutions placées provisoirement en attente dans le tiroir des souhaits antérieurs.

De plus, tu ne peux pas échapper à la tentation de laisser une trace de ton passage terrestre : qui sait si le texte que j'ai écrit sur Moro est dû à cela ? Mais non ! je me suis dit, j'écris depuis quelque temps sur mon [www.edere.it](http://www.edere.it) où je partage mes considérations, réflexions, plaintes...

Puis en 2019, alors que tout est désormais en déclin, à 67 ans, quelqu'un pense à toi, et te propose. En Haïti, dans la mer des Caraïbes, ils ont besoin d'un ingénieur en structure pour vérifier certains défauts apparus sur des murs porteurs ; et Vincenzo Migaleddu, ami d'enfance et ingénieur géotechnicien de talent, a proposé mon nom à une société d'ingénierie internationale cotée.



*Vincenzo Migaleddu et Giovanni Corrao  
avec l'île de La Tortue en arrière-plan*

“Cu mi l’avia ‘a diri?” j’ai parfois pensé en sicilien : “qui devait me le dire ?”. Question à laquelle il n’y a pas de réponse, à moins qu’il n’y ait des lois naturelles invisibles encore inviolées qui donnent en quelque sorte des indications encore indéchiffrables pour nous.

Même si j’ai fini par travailler en Haïti, un pays francophone où l’on converse en créole, mon désir le plus profond a toujours été d’opérer dans un territoire qui utilise la langue anglaise : mais on ne peut pas tout attendre de la vie.

Le premier impact avec cette terre a été marqué par mon incrédulité. Puis tu t’habitues à tout, avec la complicité d’une capacité d’adaptation qui te cache la réalité.

Découvrez l’autre face cachée de la terre, marquée par la misère d’un peuple noir habitué à l’esclavage, intimement incapable de réagir. Une société si impuissante qu’elle génère des bandits sans scrupules, prêts à tout.

Ensuite, il y a les paysages du “pays des montagnes”, la végétation tropicale luxuriante, les rivières prêtes à tout détruire avec la force des eaux de crue lors des pluies saisonnières intenses. La mer.

C’est l’histoire d’un pays découvert par Christophe Colomb en 1492, dominé d’abord par les Espagnols, puis par les Français qui, après avoir exterminé les populations indigènes, ont repeuplé avec des esclaves soumis venus d’Afrique pour favoriser la culture de la canne à sucre.

Mais c’est le voyage vers l’île de La Tortue, qui tire son nom de sa forme à “tortue”, qui vous fait revivre les actions épiques des pirates boucaniers.



*Giovanni Corrao avec le collègue chinois Pan Chunli en Haïti dans le 2020, à l’ère du Covid*



*l’espèce de construction réalisée par les « boucaniers » dans lequel ils séchaient viandes et poissons pour leur conservation*

C’est comme assister à ces moments magiques passés de tension lorsque ces prédateurs intrépides des mers ont attaqué les riches navires de passage.

Des jours et des jours de navigation à la recherche de la bonne proie, se nourrissant de viandes et de poissons séchés sur un grill en bois appelé “boucan”, selon le procédé utilisé par les braconniers “boucaniers”, mais hérité de la tribu locale Arawak.

Le grand et haut bâtiment utilisé pour le séchage des denrées périssables existe toujours, grâce auquel la lueur nocturne des flammes était cachée à la vue des navires des marines espagnole, anglaise et française, à leur recherche.





*en arrière-plan les montagnes d'Haïti admirées depuis l'île de La Tortuga*

Parmi les nombreuses bizarreries, une est particulièrement frappante : les Haïtiens n'aiment pas la mer. Ceux qui ont une maison près de la plage n'ont pas de fenêtres donnant sur l'eau. Pour se baigner, en période chaude, ils utilisent les rivières, selon eux car elles sont plus sûres contre d'éventuelles rencontres avec des personnes mal intentionnées. Mais je crois, plus simplement, qu'ils gardent encore dans le génome les signes des malheurs qui leur sont venus de la mer. Et c'est ainsi que les plages sont sales, négligées et pleines de plastique.

Il est même rare de voir des bateaux de pêche, avec une mer limpide qui doit être poissonneuse. Lors de la traversée pour rejoindre l'île des boucaniers j'ai même vu le poisson hirondelle "petit ange" désormais introuvable dans nos mers européennes, décimé par les lampes nocturnes.



*en Haïti, les endroits fabuleux ne manquent pas*





*l'un des voiliers casse-cous qui naviguent dans les mers des Caraïbes*

On parle d'un pays à l'envers. Il est privé d'électricité depuis une quinzaine d'années : il n'y a donc pas de lumière dans les maisons et surtout il n'y a pas de réfrigérateurs pour conserver les aliments, à moins d'avoir les fonds suffisants pour alimenter les groupes électrogènes, avec du carburant qui ne s'achète plus qu'au marché noir.



La vente se déroule essentiellement dans la rue, sur des étals : viande comprise. Le visage perplexe du sympathique napolitain et ingénieur géotechnicien Pino Cataldo ne laisse aucune place à d'autres commentaires ironiques.

Ce qui est normal dans les pays civilisés se transforme en difficulté en Haïti. À tel point que les gens comptent désespérément sur ceux qui peuvent apporter au moins un confort intérieur.

Ainsi, avec la plus belle tenue dominicaine, chacun se rend à l'église pour prier et chanter à tue-tête, rechercher une paix réconfortante, et surtout afficher publiquement sa foi. Il n'y a que l'embaras du choix : il y a des églises catholiques, protestantes, baptistes, orthodoxes, etc.

Mais alors... Oui, alors il y a une croyance populaire beaucoup moins visible, une sorte de religion impalpable sur laquelle on s'appuie en cas de besoin réel : le vaudou.

Environ 70% des établissements noirs s'appuient sur les cures de ce genre de sorcellerie, qui fait référence au Baron Samedi, que la croyance populaire place aux "carrefours" les plus indicatifs, parce qu'ils ont une signification clairement reconnaissable.

Ceux qui comme moi n'ont jamais pris la chose au sérieux, la reléguant à la simple curiosité, entrent peu à peu en contact avec cette forme de magie sournoise. Comme lorsqu'un jour, dirigeant les fouilles d'une route en construction, je vis apparaître un objet qui a attiré mon attention : la petite amphore photographiée à côté. « *Comme c'est joli* », j'ai pensé ; je l'ai nettoyé du mieux que j'ai pu, je l'ai mis dans un sac et je l'ai emmené dans la chambre pour le nettoyage en profondeur nécessaire.





Je demande et ils m'expliquent : c'était une très ancienne amphore. La croyance populaire place des récipients de ce genre remplis de nourriture aux carrefours routiers en offrande aux esprits, pour demander des sorts ou des avantages en échange. J'aime ça, et à la première occasion, je me dis, je vais l'emballer et le ramener à la maison.



Je dois mon deuxième contact avec cet environnement à une petite poupée rouge typique qui s'est positionnée le long de l'itinéraire que je parcourais habituellement à pied des bureaux à l'hôtel. Les flèches ont été placées par ma femme Donatella, beaucoup plus observatrice que moi, pour indiquer, à son avis, les demandes de sorts malveillants aux seins et aux organes génitaux d'une personne. Même cette forme rouge est arrivée en Sardaigne avec l'amphore, et je pense qu'ils ont été détournés toutes les deux par précaution par ma conjointe directement à la poubelle.

Mon troisième contact étroit avec le vaudou est dû à l'indispensable promenade dominicale que je fais habituellement dans les montagnes de l'île de Haïti, à la recherche de curiosités et d'un plaisir inestimable au contact d'une nature intacte.

Dans une de ces occasions, j'ai vu une cabane avec des drapeaux, ce qui a piqué ma curiosité. Je me suis approché, et un monsieur étrange qui ne parlait que créole, avec des yeux hantés, m'a invité à entrer, m'emmenant directement au cœur d'un lieu de culte vaudou.

Il me permet de photographier, on se comprend par des gestes, je regarde autour de moi, j'observe émerveillé. Des statuettes symboliques, la photo de Santa Marta dominadora, des objets sacrés, des bougies, des signes particuliers au sol pour indiquer le symbolisme des carrefours. La rencontre inattendue m'a procuré des sensations difficiles à expliquer, mais j'exclus d'avoir ressenti de la peur ou un sentiment de soumission. Au contraire, je repris ma promenade paisible, amusé par cette rencontre fortuite, réjoui surtout d'avoir touché ce quelque chose de mystérieux que rapportent les croyances populaires.



*l'oungan, le prêtre masculin, qui m'a introduit dans la salle des sorts vaudou*

Les signaux vaudous continuaient à se manifester, doucement, parfois sous des formes non identifiables. Comme un samedi matin où je vois Pino se baisser pour ramasser une pièce, celle de la fortune.

Je lui fais remarquer qu'en dessous il y a une feuille à l'écriture incompréhensible, que j'attribue naïvement à un enfant qui a écrit une petite lettre à une sorcière du coin en y laissant une pièce heptagonale. Pino y réfléchit un moment et a posé la monnaie sou par terre en solidarité.

Au fil du temps on s'est rendu compte que les pièces laissées dans la rue, aux carrefours, avaient un lien avec les rites magiques vaudous.



*une lettre de demande aux esprits vaudous accompagnée d'une offre financière*



*à la recherche de pièces de monnaie vaudou*

En vérité, certaines de ces pièces abandonnées, en particulier celles en argent introuvables, ont réussi à voyager jusqu'en Italie. Mais ensuite j'ai remarqué que, dans l'obscurité de la nuit, même certains incroyants avec des lampes de poche se consacraient à collecter de l'argent. Je l'ai vu en regardant attentivement la photo sur le côté, où à droite on remarque à peine une ombre regardant le sol avec une lampe torche.

Après avoir regardé autour de nous, nous nous sommes rendu compte qu'au sol il était facile de trouver des bougies, des plateaux avec de la nourriture, des pièces de monnaie, des lettres avec des demandes ou des rituels magiques, des bouteilles ou d'autres références aux rituels du secteur.

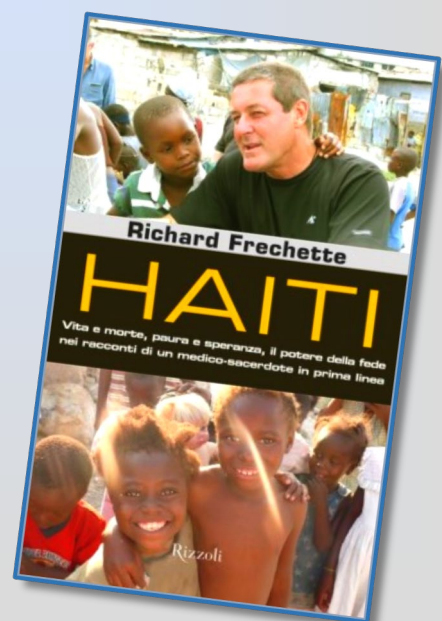
Mais tout cela pour moi faisait partie du folklore local, sans interférer avec la vie quotidienne.

Lorsque vous travaillez à l'étranger, vous devez parfois retourner chez vous : c'était le cas pour moi l'année dernière, 2022. La remise du diplôme universitaire de ma fille Laura en juillet et le mariage de mon autre fille Giulia à Madrid, fin septembre, ils m'ont donné l'occasion d'embrasser à nouveau ma fidèle Donatella. Ce sont de longs trajets qui nécessitent de nombreux transferts aériens avec des vols transatlantiques qui dépassent parfois onze heures. Mais vous êtes récompensé par la chaleur indispensable de vos proches, par la famille qui vous attend et par les amis qui sont toujours affectueusement voisins de vous.

Mais aussi lointaine soit-elle, la mystérieuse Haïti a réussi à être présente jusque dans mes incursions sur le vieux continent. En effet, pendant que ma fille aînée Giulia s'occupait de ses préparatifs de mariage, Laura et moi en avons profité pour fouiller dans les petites boutiques du quartier historique de Madrid. On entre dans une librairie d'occasion, tout en espagnol et en anglais, et comme on fait normalement : « *il y a des livres italiens* » ?

“*No mucho, pero debería haber algo ahí abajo*”, répondit le marchand, en pointant heureusement du doigt, à l'italienne, la partie intéressée. L'émerveillement sur nos visages n'exprimait sans doute pas la surprise intérieure que nous avions ressentie : il n'y avait qu'un seul livre en italien, celui indiqué sur le côté, et il s'intitulait précisément « HAITI » !

Mais comment était-ce possible, me disais-je !





Une question se pose : le destin existe-t-il vraiment ? Par quel incroyable mécanisme fortuit tout ce qui nous concerne arrive-t-il ? Et les signes que nous avons ignorés ? Ces avis qui sont placés sous notre nez, mais qui échappent à notre attention en raison de la théorie bien connue de "*l'invisibilité de l'évidence*" ? Peut-être devrions-nous accorder plus d'attention à notre environnement, en imitant les sorciers indiens d'Amérique d'antan qui ne prédisaient qu'avec une attention méticuleuse aux détails.

La question est alors : *comment ce seul livre italien, sur Haïti, s'est-il retrouvé dans cette librairie de Madrid sachant que j'irais le chercher là-bas, moi qui travaille sur l'île du livre depuis quelques années ?*

Bien sûr l'épisode peut être attribué au hasard, mais cette fois au moins quelques doutes paraissent légitimes. Cependant, j'ai interprété l'événement positivement, presque un encouragement à poursuivre ma deuxième vie professionnelle dans ces pays d'outre-mer.

À peine dit que c'était fait ! En octobre, je suis déjà dans mes zones de travail à gérer la construction de cinq ponts en tant qu'ingénieur d'ouvrage d'art, attendant intimement les fêtes de fin d'année qui célèbrent la vie et la famille, peut-être celles avec la plus grande chaleur humaine.

Et de fait, le 18 décembre j'étais déjà à l'hôtel Montana de Port-au-Prince, la capitale haïtienne, la ville la plus dévastée par le tremblement de terre de 2010 avec ses 300,000 morts, prêt à me rendre à l'aéroport pour prendre l'avion vers Paris.



*l'étagère derrière laquelle se cachait un sachet*

Et comme à chaque départ, cela aussi nécessitait ses rituels : ramasser les choses, remplir les valises, vider les liquides, se méfier des objets métalliques pointus, fouiller soigneusement dans la salle de bain pour voir s'il n'y a rien oublié, penser à regarder dans le frigo, et sous le lit, et...

... et une voix silencieuse fait remarquer que vous avez placé la valise devant un rideau. Et que si quelque chose s'était échappé en fouillant, il aurait pu glisser silencieusement le long du rideau, se perdre en se moquant de vous.

"*Mais oui*", je me suis dit : « *Tu as regardé partout, un regard de plus ne te coûte rien* ». Alors je remue le meuble qui supporte les bagages, je déplace le rideau : et le voilà, le fugitif est bien là, un sac qui a glissé et s'est coincé entre l'étagère et le bas du rideau.

Je le ramasse car je pense que cette fois mon intelligence a réussi à m'étonner moi-même ! C'était pas la peine, je suis déjà assez monté tout seul, mais un aveu clair de temps en temps ne fait pas de mal, me dis-je en me pavanant comme un fanfaron.

Je ne suis pas pressé, mais au début je ne reconnais pas la couleur du sac. Je range le casier, l'ouvre, regarde et dois m'asseoir.

Inconsolable je me rends compte que mon intelligence n'y était pour rien !

Comme par enchantement, mais serait-il mieux dire par magie, je me retrouve à la main deux splendides chaussures rouges, absolument insolites dans le genre, avec une inscription en guise de marque qui m'a fait lisser les cheveux à la place de mes habituelles plumes de paon.



*les chaussures rouge de marque GIOVANNI*

Ma première pensée, en tant que technicien et cousin du même nom d'un superprofesseur de statistiques, est allée au calcul des probabilités. Que je puisse tomber par hasard sur un hôtel haïtien à 8,000 km de l'Italie dans une paire de chaussures du même mon nom m'apparaissait comme une circonstance, à première vue, simplement confinée à la sphère du calcul infinitésimal.

Tandis qu'avec peine une seconde pensée fait lentement son chemin, qui se coince dans les méandres de mon scepticisme inné. Je n'ai jamais cru au vaudou et l'ai toujours observé de loin comme un simple saut mystico-religieux pour les crédules. Mais désormais, certains doutes pouvaient légitimement surgir.

Le livre et les chaussures pourraient être une sorte de signal, une offre pour un lien, pour une implication positive avec le monde féérique de l'île des mystères, la magique Haïti.



*Pino Cataldo et Giovanni Corrao à Ennery, dans un moment de détente*